

Laval théologique et philosophique



« L'allégorie de la caverne » : *République* en petit

Edmond Gendron

Volume 41, Number 3, octobre 1985

50e anniversaire de la Faculté de philosophie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400191ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400191ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, E. (1985). « L'allégorie de la caverne » : *République* en petit. *Laval théologique et philosophique*, 41(3), 329–343. <https://doi.org/10.7202/400191ar>

« L'ALLÉGORIE DE LA CAVERNE » : RÉPUBLIQUE EN PETIT *

Edmond GENDRON

RÉSUMÉ. — Cet article expose trois différentes façons dont l'allégorie de la caverne reprend en caractères plus petits la République entière. Ces trois regards sur la République sont spécifiés par les qualificatifs suivants : a) politique ou métaphysique, b) structurel ou dramatique, c) philosophique ou politique. L'auteur souligne quelques reflets étranges, pour ne pas dire contradictoires, de ce petit texte placé au seuil du VII^e livre de la République, qui, si on le prend au sérieux en tant qu'allégorie, non seulement éclaire la suite du dialogue, mais nous oblige à le reprendre tout entier sous un nouveau jour.

DANS la *République* de Platon, Socrate entreprend de cerner la nature de la justice. Il la cherche dans l'État parce que, dit-il, elle y est écrite en caractères plus grands, plus faciles à discerner que dans l'individu¹. Le présent article suit un cheminement inverse en proposant trois différentes façons dont « l'allégorie de la caverne » reprend en caractères plus petits la *République* tout entière. Ces trois regards sur la *République* seront distingués par les qualificatifs suivants : politique ou métaphysique, structurel ou dramatique, philosophique ou politique. Avant de les aborder tels quels, quelques remarques préliminaires s'imposent.

* Conférence prononcée devant la Société philosophique de Québec.

1. *République*, 368e-369a. L'État est plus grand que l'individu ; la justice est plus grande dans l'État que dans l'individu : la justice est plus difficile à discerner dans l'individu que dans l'État. Ajoutons un quatrième élément qui complète ce propos : l'individu est plus difficile à saisir que l'État. D'une part, selon son sens, cette phrase exprime une réalité profondément caractéristique du monde que Platon habite : la cité accomplit l'individu, lui donne sa valeur et son sens ; d'autre part, le fait que cette phrase ne soit pas énoncée par Platon exprime une structure fondamentale de la *République* : le cadre de la discussion influence son contenu, par exemple, ce que le personnage Socrate peut dire dans le contexte d'une discussion politique et ce que Platon, l'auteur, peut dire dans le contexte de la vie à Athènes. « L'allégorie de la caverne » reflète et éclaire les deux aspects de cette phrase en distinguant la caverne du monde extérieur : d'une part, l'éducation véritable de l'individu ne correspond pas nécessairement à celle que lui prodigue l'État ; d'autre part, ce qui doit être dit dans le cadre politique ne correspond pas forcément à une vérité plus universelle.

Pourquoi discuterait-on une partie si restreinte d'une grande œuvre ? Après tout, « l'allégorie de la caverne », telle quelle, occupe à peine une page dans la *République*. Cependant, en discutant ce texte, on se retrouve en si bonne et si nombreuse compagnie qu'on se sentirait plutôt obligé de justifier *encore une autre discussion*. En effet, à en juger par le nombre d'analyses de « l'allégorie », l'intérêt et l'importance de cette page de Platon ne sont plus à démontrer. Il est moins sûr qu'une nouvelle discussion de son sens serait superflue, car nombre d'interprétations traitent cette allégorie simplement comme un mythe ou un exemple, ou se limitent à exposer son côté appelé ci-haut politique ou métaphysique. Par contre, les articles sur le sport sont beaucoup plus nombreux que ceux sur « l'allégorie » et on n'en conclut pas pour autant que le sport est important. D'ailleurs, pourquoi accorder une attention particulière à « l'allégorie », si on juge qu'elle n'est qu'un exemple parmi tant d'autres qui illustrent des idées développées dans le dialogue ? On peut également croire que « l'allégorie » constitue simplement une pause après l'argumentation difficile et élevée du livre VI sur les diverses formes de connaissance ; que l'auteur accorde un repos au lecteur, avant de reprendre de plus belle au livre VII avec l'éducation du philosophe, qui le forcera éventuellement à gouverner la nouvelle cité que Socrate érige en prenant la justice comme principe directeur unique. On pourrait encore y voir un mythe que Platon invente, ou rien de plus qu'une histoire qu'il raconte.

On est alors amené à s'interroger sur la fonction d'une histoire racontée, insérée dans un ensemble plus grand et plus sérieux. Elle peut servir d'exemple ou de pause dans le récit, comme on vient de le dire. Mais souvent aussi, une histoire vise à relever un discours affadi ou masque le fait qu'on est rendu à bout d'idées. Si ce n'est que cela, il ne vaut vraiment pas la peine de s'en occuper. Ces possibilités expliquent le titre choisi pour cet article : il est conçu pour donner de l'importance au sujet. Si le titre propose que « l'allégorie de la caverne » est la *République* ou la république en petit, c'est-à-dire, si elle résume cette grande œuvre ou exprime toute une théorie politique, si elle contient l'essentiel du dialogue, on sera porté à l'examiner plus soigneusement. Si le lecteur est pressé par le temps ou par ses dispositions personnelles, peut-être cet effort le dispensera-t-il d'étudier le dialogue en entier. Cependant, malgré toutes les réticences qu'on pourrait exprimer quant à la valeur philosophique de ce texte, Platon n'a pas besoin de nous pour vanter cette page souvent étudiée : il est déjà célèbre, ce petit bijou de « l'allégorie de la caverne », placé au seuil du septième livre de la *République*, joyau lumineux dont on veut souligner ici les reflets étranges qui éclairent la suite du dialogue, puis son ensemble.

Afin de manifester que « l'allégorie de la caverne » est plus qu'une pause entre deux livres, il convient d'insister sur le fait que c'est une allégorie. Il faut, pour en tirer tout le sens, déterminer d'abord de quelle forme d'écriture il s'agit : une allégorie est plus riche de sens qu'un interlude. Tel que les hypothèses énoncées ci-haut l'indiquent, il arrive qu'on prenne ce passage pour un mythe, une histoire ou un exemple, alors que le mot *allégorie* représente plus correctement sa forme. De plus, même si ce n'était pas une allégorie, il serait préférable de la considérer telle parce que ce choix nous met d'emblée sur une meilleure voie pour apprécier et maîtriser cette page de Platon : en d'autres termes, la considérer comme une allégorie nous pousse à travailler plus fort pour la comprendre. Si ce n'est qu'une historiette, on peut la

parcourir rapidement, ou sauter par-dessus pour s'attaquer à l'argumentation plus sérieuse ; si c'est une allégorie, on la scrutera davantage pour éviter d'omettre de notre lecture une intention importante de l'auteur.

On peut vérifier cette opinion en comparant, par exemple, le sens des termes *mythe* et *allégorie*. Le mythe est une histoire racontée, l'élaboration imagée d'une réalité qu'on présente sous cette forme justement parce qu'on ne la comprend pas : tout en étant conscient d'inventer une réponse, on l'accepte, faute de mieux. Le mythe prétend toutefois représenter, bien que mystérieusement, un aspect de la réalité. Il fait appel à la croyance, en expliquant l'origine des dieux ou du monde, d'un peuple ou d'un pays. Il se constitue comme l'expression de la foi d'un groupe sur la nature de la réalité dans son ensemble ou dans une de ses parties, ou sur un principe qui gouverne son attitude et dirige son comportement dans un aspect de sa vie. Tels étaient autrefois les mythes cosmogoniques et théogoniques ou les mythes de Cadmos et de Prométhée. Tels sont de nos jours les mythes du progrès, de la science, de la jeunesse et, plus récemment, de l'intelligence artificielle. Devant un doute auquel on ressent le besoin pressant d'une réponse immédiate, on invente ainsi un mythe comme une représentation vraisemblable de ce qui pourrait en être la solution.

L'allégorie aussi est une invention imagée ; par contre, elle ne procède pas de l'ignorance, mais d'une connaissance. L'allégorie fait partie d'un enseignement, comme la fable ou la parabole, et le produit imaginatif qu'elle comporte est un instrument pédagogique qui ne remplace pas la raison, mais l'accompagne en illustrant le sujet pour en faciliter la compréhension et la communication. Contrairement à la fable, cependant, l'allégorie ne se fonde pas nécessairement sur une ressemblance avec des êtres réels pour illustrer le caractère ou le comportement humain. Contrairement à la parabole, elle ne représente pas simplement une situation d'ensemble pour donner une impression globale. L'allégorie reprend point par point un sujet complexe qu'on veut examiner en détail pour l'expliquer dans chacun de ses éléments. Chaque détail de l'allégorie est significatif et correspond à un aspect du sujet discuté. Il faut donc l'analyser attentivement pour en saisir toute la portée selon l'intention de son auteur, car il peut n'y avoir aucune ressemblance entre la réalité en question et le signe utilisé pour la représenter : à la limite, une même allégorie pourrait s'adapter à plusieurs fins ou illustrer divers sujets.

Platon est attentionné envers le lecteur pour ce point, car, si on s'interroge sur le sujet de « l'allégorie de la caverne », il répond clairement dès la première phrase par la bouche de Socrate : « Maintenant, dit-il, représente-toi notre nature, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation, d'après le tableau que voici. » Socrate décrit une caverne profonde, mais largement ouverte sur le monde extérieur illuminé par le soleil ; une caverne sombre, mais éclairée par son propre feu qui brille sur une hauteur lointaine. Au fond de cette caverne, tenus immobiles par des liens au cou et aux jambes, sont assis des hommes dont l'attention est fixée par des images apparaissant sur la paroi devant eux, et par les échos qu'elle renvoie. Entre ces détenus et le feu, d'autres hommes se promènent près d'un mur sur une route qui traverse la caverne ; ils transportent des objets dont le feu projette l'ombre sur le mur du fond de la caverne. D'autres détails s'ajoutent à mesure que Socrate explique et interprète le tableau initialement brossé.

Selon l'interprétation offerte à Glaucon par Socrate, la nature humaine dénuée d'éducation est représentée par les prisonniers au fond de la caverne. L'homme sans éducation ne voit que des reflets indirects de la réalité : il perçoit les ombres des objets artificiels modelés sur les êtres réels du monde extérieur, eux-mêmes les reflets matériels, multiples et mobiles de la réalité intelligible, unique et immuable dont le sommet, représenté par le Soleil, est l'Idée du Bien, source et cause de tout ce qui existe. Il prend les ombres et les échos pour la seule et vraie réalité ; elle lui suffit, elle lui plaît aussi. Selon son jugement, est vrai ce qui lui est familier, est bien ce qu'il peut manipuler pour atteindre ses fins : les biens matériels et le plaisir ou les honneurs et la renommée. L'homme éduqué est celui que quelqu'un libère et traîne à l'extérieur pour le forcer à regarder le Soleil ; malgré sa résistance et ses plus vives objections, il voit ce qu'on l'oblige à regarder. Ce processus d'éducation oppose à l'ignorance statique le dynamisme requis pour contempler éventuellement le Soleil du Bien. Puisque la cité oriente son regard sur la réalité selon sa propre conception, puisqu'il lui doit son éducation lors de son séjour forcé à l'extérieur de la caverne, l'homme ainsi éduqué a la responsabilité d'y retourner pour la gouverner : c'est le rôle que Socrate attribue au roi-philosophe². Le lecteur aurait l'impression que l'homme éduqué reçoit à l'extérieur une sagesse absolue, dont l'acquisition est quasi garantie : celui qui est poussé à l'extérieur verra sûrement le Bien et sera rendu apte à gouverner dans la caverne. S'il tente de libérer l'humanité prisonnière, il se met en danger, car elle y résiste violemment ; s'il se contente de la gouverner, il lui permet de participer au Bien.

Cette première interprétation, proposée par Socrate à Glaucon, peut être appelée politique et métaphysique. Elle est politique au sens qu'elle se fait dans le cadre de la fondation de la cité juste ; elle appartient à cette cité et en respecte les exigences. L'éducation forme son premier citoyen, son chef. Autrement dit, elle envisage l'éducation de la nature humaine comme un aspect d'une conception de la réalité dont l'idée maîtresse est la vie politique, et la connaissance comme l'instrument privilégié du gouverneur. La même interprétation est métaphysique aux sens d'épistémologie et d'ontologie : elle propose une théorie de la connaissance et une conception de l'être. Tout homme commence son existence dans l'ignorance et, généralement, s'y complait, mais on peut le libérer de force et lui transmettre efficacement les connaissances nécessaires à la cité conçue selon le seul principe de la justice strictement politique. Sous la tutelle de guides officiels, il peut être amené à escalader le ciel intelligible : on lui impose une vision du Bien. Ce monde intelligible est la réalité véritable, couronnée par l'idée du Bien, l'ultime puissance dont le monde naturel n'est qu'un pâle reflet de participation.

Malgré le cautionnement du Socrate de Platon, cette lecture de « l'allégorie » a quelque chose d'insatisfaisant. Nous ne pouvons pas faire appel à l'habileté de Socrate comme gage de la validité de l'explication car il n'est pas le Socrate réel ou

2. Le roi-philosophe, par opposition au philosophe, est l'individu qui s'intéresse à la sagesse pratique en vue de l'action politique, celui qui est dressé à gouverner dans la *République*. Il étudie toutes les sciences prévues au programme de sa formation pour se préparer à gouverner. Il est de caractère irascible, mais il passe pour philosophe aux yeux de ceux qui ne savent pas distinguer entre sagesse pratique et connaissance spéculative.

historique, mais le personnage créé par Platon. Rien ne nous garantit que ce personnage représente l'intention, ou toutes les intentions, que Platon poursuivait en écrivant ce passage. En relisant le texte, le lecteur est confirmé dans son insatisfaction s'il note les détails que Platon a pris la peine d'y insérer, mais que Socrate néglige de mentionner en l'expliquant à Glaucon. Cette interprétation engendre aussi quelques difficultés. En se rappelant que le texte est une allégorie, et donc que tous les détails sont significatifs, on peut partir d'une petite indication dans la toute première phrase de « l'allégorie » : Socrate dit qu'il représentera la nature humaine selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation. Selon l'ordre indiqué dans cette phrase, on s'attendrait à ce que, si Platon a de la suite dans les idées, la description de l'homme éclairé par l'éducation vienne en premier. Selon l'interprétation de Socrate, l'homme éduqué est celui qui sort de la caverne ; par contre, dans « l'allégorie » elle-même, les prisonniers sont décrits en premier : ils seraient donc ceux qui sont éclairés par l'éducation, alors que celui qui échappe à la caverne ne le serait pas, contrairement à ce que dit Socrate. Voilà une conclusion forte, tirée d'un seul indice. C'est peut-être une conclusion trop forte, surtout si on considère qu'elle entraînerait une toute autre interprétation de « l'allégorie » et de la *République*. Bien qu'on doive prendre au sérieux le fait de l'importance de chaque détail d'une allégorie, il ne serait pas prudent, par contre, de fonder toute une interprétation sur un seul détail. Donc, avant de s'aventurer trop loin dans cette direction, il faudrait au moins ajouter quelques autres constatations semblables.

Socrate décrit en premier l'ensemble de la caverne dans une scène qu'il appelle une image en grec ; ensuite il parle des hommes qui défilent sur la route intérieure de la caverne. Immédiatement après ces deux descriptions, Glaucon les commente : « Voilà, dit-il, une étrange image et d'étranges prisonniers. », comme s'il appelait prisonniers les hommes sur la route, contrairement à l'interprétation de Socrate. Cela surprend déjà, mais, en plus, Glaucon ne dit pas pourquoi il considère ces prisonniers étranges. S'il s'agit des hommes sur la route, la cause de leur étrangeté est évidente : aucun lien ne les retient. S'il s'agit des hommes assis au fond de la caverne, une première raison serait probablement la façon dont ils sont liés : ils ont des entraves au cou et aux jambes, mais leurs mains sont libres, contrairement à l'usage pour un captif humain, dont on craint surtout les mains. Cet élément est confirmé plus loin quand celui qui est allé à l'extérieur reprend son ancienne place ; s'il tente de libérer d'autres prisonniers, il court un risque, car, dit Socrate, ils pourraient le saisir et le tuer : ce serait difficile s'ils n'avaient pas les mains libres. Une autre raison de l'étrangeté de ces prisonniers serait qu'il ne doit pas être tellement difficile de se libérer si on le veut. Un nombre indéfini d'entre eux circulent librement dans la caverne : Glaucon oublie, et Socrate ne le lui rappelle pas, que des hommes se promènent sur la route qui traverse la caverne. D'où viennent-ils, si tous sont liés dès l'enfance, et sont-ils aussi des prisonniers, comme l'implique la réaction de Glaucon ? Socrate explique plus loin que l'éducation est une conversion de l'âme et que la connaissance vraie ne s'impose pas. Pourtant l'homme qui sort de la caverne et retourne la gouverner est libéré de force, traîné à l'extérieur, obligé à contempler le Bien, et contraint à gouverner. Par ailleurs, où sont ces gouverneurs dans la caverne et comment gouvernent-ils ?

On est poussé par ces premières constatations à interroger le texte davantage. Ce faisant, on remarque que Socrate laisse beaucoup à supposer : il n'explique pas ce que représentent les liens, le feu, la route et le mur, la caverne elle-même. Il ne dit pas qui sont ces prisonniers sur la route et n'explique pas leur rôle. Le lecteur pourrait aussi se demander où se situeraient Socrate et Platon dans ce tableau.

Mais, avant tout, il faut se rappeler le sujet de « l'allégorie » : c'est la nature humaine selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation, ce qui se rapporte évidemment à ses capacités cognitives. Il est difficile de s'en rappeler en raison du signe choisi : Platon représente la nature humaine par un homme, et le lecteur tend à prendre ce pantin pour un homme, plutôt que pour le signe de la nature humaine par rapport à l'éducation. On devrait voir dans cette image l'esprit humain subissant l'assaut des divers pouvoirs qui se disputent son allégeance. Mais l'image provoque une certaine confusion qui nous entraîne facilement à imaginer l'homme dans la sombre caverne de l'ignorance ou épanoui à la clarté de la connaissance ; de prendre l'Idée du Bien pour le point culminant de la sagesse ; de considérer l'homme éduqué comme le chef d'un régime politique ; de confondre le gouverneur de l'esprit humain avec le gouverneur d'un régime politique ou avec les autres forts de ce monde ; et de mêler la libération de l'ignorance à la libération politique. L'opposition entre cette description, entre le cadre de la *République* et la vie et l'œuvre de Socrate et de Platon, est frappante. Puisqu'ils ne font ni l'un ni l'autre ce qu'ils exigent supposément ici du philosophe, on pourrait se demander si Platon est sérieux quand il parle de l'éducation dans ce dialogue, du moins en ce qui a trait à la formation du philosophe. Par ailleurs, l'homme dans la caverne est non seulement un étrange prisonnier, mais il ne l'est pas depuis toujours : Socrate dit qu'il le devient dès l'enfance. Comment le devient-il ? Puisqu'elle prend l'état de prisonnier comme image de la condition initiale d'ignorance commune à tous les hommes, l'interprétation de Socrate ne peut donc pas être la seule voulue par l'auteur. Il serait possible de poser de nombreuses autres questions qui ébranleraient notre confiance en Socrate comme porte-parole de Platon en cette occasion ; l'auteur conçoit-il ce personnage comme interprète compétent de « l'allégorie » qu'il lui fait raconter et analyser ?

Avant de scruter davantage le détail de « l'allégorie », il sera avantageux de la considérer d'une toute autre façon, du point de vue dramatique. Cet exercice montrera l'opportunité d'examiner de nouveau le texte d'un autre point de vue, et fondera la possibilité de répondre aux questions déjà soulevées.

Il serait possible d'interpréter de la manière suivante la structure de la *République* : le dialogue en entier est un exemple et une application de la conception sur l'éducation et la connaissance qu'il exprime dans « l'allégorie de la caverne » ; il suit l'ordre de « l'allégorie » dans son déroulement d'ensemble. Socrate descend au Pirée comme s'il redescendait au fond de la caverne après un séjour à l'extérieur. Les habitués du lieu lui décrivent ce qui s'y passe alors que, distrait par sa vie d'en haut, il ne songe qu'à retourner d'où il vient. Ayant la vue obscurcie à son retour dans ce monde gouverné par les passions et les opinions, Socrate ne peut pas les convaincre rationnellement de le laisser repartir : ils ne veulent rien entendre, et ils l'obligent à

attendre avec eux les prodiges qu'ils prévoient pour la soirée. N'est-ce pas en cela que consiste le meurtre de la nature humaine éclairée par l'éducation, qu'il ne lui soit pas permis de penser à la lumière de la réalité, mais qu'elle soit obligée à se contenter de se mouvoir dans l'opinion ? Si le but de l'intelligence est d'atteindre la connaissance de la réalité telle qu'elle est, si le rôle de l'éducation est de former l'intelligence à cette recherche, l'intelligence qui reste dans la caverne à regarder des ombres est privée de sa vie propre : elle est assassinée ou, pour le moins, grièvement blessée par les forces qui la retiennent. Socrate accepte de rester avec eux, car, comme le dit Céphale, ils n'ont pas la force d'escalader la montée rude et escarpée, et c'est à lui de descendre chez eux, s'il doit y avoir conversation. Céphale se retire, se complaisant dans ses ombres familières. Thrasymaque tente d'imposer une ombre particulière que Socrate refuse et remplace par une autre, plus respectable. Il tente de les attirer vers la cité d'en haut, mais doit se contenter de les forcer à se lever et à monter jusqu'à la vision d'une cité dont le principe serait la justice en vue du Bien. Toutefois, absorbés par leur discussion d'une réalité déjà supérieure aux ombres habituelles, ils ne retournent pas, du moins dans le cadre du dialogue, aux spectacles du soir dans le port. Ainsi, le mouvement général du dialogue imite celui des personnages décrits dans « l'allégorie de la caverne ».

On a l'impression que Socrate réussit à tourner ces prisonniers du Pirée vers la lumière. Mais réussit-il vraiment ? Toute conversation dans la caverne est, en dernière analyse, prestation d'ombres. Socrate leur présente son propre spectacle d'ombres, mais la clarté qu'il leur montre est-elle celle de l'extérieur ou une autre ombre à la lumière du feu dans leur caverne ? Même si ses prestiges les séduisent, il leur manque la force de les dépasser en se tournant vers la lumière elle-même. Ils ont vu un État juste, mais ils n'ont pas découvert la justice en soi, ni même dans l'individu, qui était l'objectif de leur recherche ; ils ont vu l'image d'une pensée de Socrate, mais pas le monde intelligible. En fait, puisqu'ils n'ont pas la passion de poursuivre la recherche, les derniers livres de la *République* les embourberont encore plus profondément dans l'opinion et l'image, jusqu'à les enliser finalement dans l'Hadès. Socrate ne réussit pas à les provoquer à se libérer eux-mêmes pour qu'ils se rendent jusqu'à la perception de la véritable lumière : ils se contentent de la lumière qu'ils sont forcés de regarder, et lui, par conséquent, de la leur dévoiler. Mais cette lumière ne peut pas égaler celle qui se révèle finalement d'elle-même à celui qui la recherche assidûment.

La *République*, semble-t-il, ne montre que la deuxième partie de « l'allégorie », la redescende dans la caverne, et la partie, la *République* en petit, serait plus grande que le tout. Cependant, de même que la libération de Socrate et sa montée personnelle vers la lumière n'est pas dépeinte, mais supposée, ainsi la montée de la *République* n'est pas exposée, mais dramatisée. Un autre individu est impliqué dans ce tableau : Platon tire les ficelles de toutes ces marionnettes. Socrate est redescendu dans la caverne projeter des ombres pour les prisonniers ; mais Platon fait-il la même chose que son personnage, et de la même façon ? Il semblerait que non. Le simple fait qu'il présente ces problèmes au lecteur constitue une ombre paradoxale qui suscite l'étonnement et propose un choix : ou bien on en cherche la solution dans la réalité naturelle, ou bien on accepte la vie des ombres. On est provoqué à se libérer, mais pas contraint. En d'autres termes, « l'allégorie » est une clé : elle se situe au point tournant

du dialogue ; là où il descend, elle monte, et vice versa. Par les paradoxes qui la constituent, elle aide à voir ceux que recèle le dialogue entier et à en chercher la solution en dehors du domaine des ombres, c'est-à-dire qu'elle peut être interprétée d'une façon plus libre et universelle, une fois écartées les contraintes intérieures imposées par le contexte politique de l'interprétation initiale de Socrate et les dispositions limitées de ses interlocuteurs.

Dans une troisième vue sur le dialogue, portons plutôt attention au texte même de « l'allégorie » dans tous ses détails.

Le but de « l'allégorie de la caverne », expressément énoncé par Socrate, est de représenter la nature humaine selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation. Le premier cas, celui de la nature humaine éclairée par l'éducation, telle qu'on en parle dans la *République*, est représenté par des hommes qui habitent la caverne en permanence ; ils voient la réalité seulement à la lumière d'un feu qui y brille. Le citoyen assis au fond de la caverne reçoit par son éducation civique toute sa conception de la réalité à la lumière de ce feu, sans jamais en soupçonner l'existence : il a le dos au feu depuis son enfance et ne voit que les ombres qu'il projette. Cet homme est né dans le monde, mais sans vraiment le connaître, car il est vite soumis aux interprétations qu'en font ses aînés : il s'éduque, mais au moyen de l'opinion commune qui le rend prisonnier des ombres au fond de la caverne. D'ignorant qu'il était naturellement à la naissance, il devient doublement ignorant dès son enfance en prenant les ombres pour la réalité, selon l'opinion reçue. Ce n'est pas qu'il prenne le feu pour la lumière naturelle du soleil, à moins qu'on ne lui en dise autant : il n'y a pas cette confusion dans son esprit car il ne soupçonne aucunement l'existence du soleil. Mais, puisqu'il ne connaît pas d'autres apparences que les siennes, ce doit être la seule réalité ; il n'y a pas d'étonnement pour lui et il n'est pas philosophe. Une lumière l'éclaire et il ne lui vient jamais à l'esprit de s'interroger sur sa nature ou sa provenance : elle est tout simplement *là*. Son âme est la plus fortement influencée par l'éducation en vigueur dans la cité humaine ; elle est à toutes fins utiles éclairée uniquement par cette éducation : elle passe la presque totalité de sa vie liée, au fond de la caverne, par les opinions qui y ont cours.

Pour toute connaissance, cet individu ne dispose que des ombres que les propagateurs de l'opinion daignent projeter et lui faire voir. Plus il apprend à fonctionner dans l'opinion commune qui l'entoure, plus il s'y meut à l'aise : il apprend à l'interpréter, à s'y distinguer et à s'y complaire au point d'être prêt à défendre les apparences qui lui sont familières contre toute influence extérieure, contre tout ce qui menacerait de les mettre en doute et de troubler son existence paisible. Il irait même jusqu'à tuer quiconque voudrait défaire ses liens, car tout ce qui s'attaque à sa conception de la réalité menace sa sécurité matérielle et son prestige, pour ne pas dire sa vie : il ne veut rien savoir. On pourrait dire qu'avec l'aide de ses semblables, il se lie volontairement à ses ombres et serait prêt à tout pour les sauvegarder de la lumière naturelle qui effacerait leur trace. Il lie ses jambes aux plaisirs et aux honneurs acceptés, son cou aux croyances et aux lois particulières de son milieu, n'ayant pas la force dans ses mains pour se délier et pouvoir ainsi passer

de l'autre côté du mur de la pression morale et sociale, chercher quelque chose au-delà des apparences et des conventions. Cette éducation est forte, mais trompeuse, et sans rapport direct ou nécessaire avec la réalité. Elle offre la tranquillité d'esprit à l'individu qui l'accepte et la partage avec d'autres, lui permet de se distinguer, et l'empêche de découvrir la réalité naturelle dissimulée par ces apparences, c'est-à-dire, extérieure à la caverne.

Ces ombres viennent de quelque part ; elles ne se projettent pas d'elles-mêmes : c'est ce que néglige de mentionner l'interprétation de Socrate. Et c'est ce qui nous amène derrière le mur avec les autres prisonniers de la caverne, ceux qui se promènent sur la route qui traverse la caverne de bord en bord et sert au déroulement du spectacle des ombres. Dans ce cas, il est plus clair que c'est un choix puisqu'aucun lien ne retient ce *prisonnier* : quel est son choix et pourquoi le fait-il ? Cet homme est le montreur de marionnettes, le responsable de l'éducation ou de l'opinion, celui qui manipule l'opinion et la connaissance des autres en montrant les prestiges qu'il a confectionnés, tout en se cachant lui-même derrière le mur qui empêche son ombre d'être projetée avec celles des objets de son choix. Il préfère se promener sur la route plane, évitant la montée rude et escarpée qui mène à la lumière naturelle, visible au-delà du feu par l'embouchure de la caverne, largement ouverte sur l'extérieur. Il sait qu'il vit dans une caverne à la lumière d'un feu plutôt qu'au grand jour d'une lumière plus éclatante, mais sans nécessairement la juger supérieure à celle du feu. L'opinion et toutes ses sources civiques et individuelles ont pour lui autant d'attrait ou de validité que la vérité et la science. Tout en étant conscient que le feu est un feu, il le croit la meilleure source de lumière parce qu'il peut l'entretenir et, en grande partie, contrôler ses effets. Il est puissant ; il joue un rôle qu'il considère important dans la caverne. À la lumière du feu qu'il connaît, de son feu, il projette son choix d'ombres sur le mur du fond de la caverne, sachant que les prisonniers prendront généralement ces projections pour la seule réalité et qu'il gouverne ainsi leur vie et leur comportement.

L'homme sur la route n'est plus détenu au fond de la caverne, mais il n'en sort pas pour autant. Il préfère vivre dans la caverne et agir sur la route : il maintient ainsi l'existence de l'ordre humain, érigé sur l'opinion. Il est moins fortement influencé par l'éducation en vigueur parce qu'il voit ses rouages et participe à son élaboration. Malgré cela, l'origine humaine du feu, et de la caverne, est possiblement perdue pour lui dans la nuit des temps, mais plus probablement enfouie dans un sombre recoin de son propre esprit : il le sait, mais refuse d'en tenir compte. Il vit plus ou moins consciemment une contradiction, pour autant que les figures qu'il fabrique se rattachent à des modèles naturels, mais la contradiction n'est pas un facteur important dans son existence, et ses préoccupations *réelles* peuvent assez facilement la submerger sous leur flot. Si, pour lui, cette caverne de l'opinion, la cité humaine, est le meilleur endroit au monde, c'est qu'elle le protège contre les dangers de l'extérieur, où il n'y a pas que soleil éternel et beau temps perpétuel ; il n'est pas toujours agréable de s'y trouver, surtout si on n'a pas les dispositions requises pour surmonter les obstacles qui s'y trouvent, ou pour s'adapter à l'insécurité qui y prévaut. La sécurité de la caverne-cité et la lumière variable du feu-opinion lui sont

préférables à la lumière éblouissante et difficilement accessible du soleil-vérité immuable dans son ciel infini : il se sentirait trop petit, démuné et sans défense dans les vastes étendues du monde naturel.

Certains de ces citoyens promeneurs sur la route sont ceux qui ont été éduqués selon le programme élaboré de la *République* pour être les conseillers et les chefs de la caverne, une sorte d'enclave sécuritaire dans le monde naturel inconnu ; l'homme est le seul être naturel de cette enclave, son artifice. Le plus élevé parmi eux est le *gentleman* qui devient roi-philosophe, celui qui réunit en lui-même la justice au sens politique et la sagesse au sens pratique, qui vit le mélange de sacrifice et d'ambition dont la caverne a besoin pour se maintenir. Cet individu a donc une grande responsabilité envers l'ensemble de la caverne. Son rôle est de maintenir l'ordre et la justice dans le monde et de les protéger contre toute menace de l'extérieur ou de l'intérieur. Très responsable, il s'applique à conserver la cité et la place de chacun dans la cité, croyant fermement qu'il est lui-même de la crème de l'humanité. Il vit, pour ainsi dire, sous l'emprise du feu, même s'il le connaît ; il accepte et il respecte les règles du jeu, même s'il sait plus ou moins ce qu'il y a de vivant et de palpitant à l'extérieur. Il se peut qu'il ait été une fois poussé vers l'extérieur, par les discours d'un Socrate ou d'un Platon, par exemple, uniquement en vue de lui faire mieux apprécier l'intérieur, qui correspond davantage à ses dispositions, et pour l'encourager à y jouer son rôle plus efficacement et de son plein gré. Si on le traîne à l'extérieur voir le soleil, si on le convainc de son habileté à réaliser le Bien dans le monde, si on le persuade de la grande valeur de cette activité, on peut ensuite le forcer à gouverner, à contrôler l'opinion, peut-être pour le bien commun, en faisant appel à son opinion de sa supériorité, à sa passion pour l'honneur du défi relevé, à son ambition du pouvoir sur les hommes.

Il faut tout de même distinguer, parmi les fervents de la route, ceux qui ne sont jamais sortis de la caverne de ceux qui ont fait un tour à l'extérieur, et parmi ceux-ci, ceux qui y ont trouvé quelque plaisir de ceux qui en ont été effrayés ou rebutés. Ces derniers, surtout, sont convaincus que l'organisation de la caverne et l'opinion qui y règne en maître sont supérieures au monde extérieur et ils n'ont pas le désir d'aller y séjourner ni même d'y retourner. Ceux qui se sont plus à l'extérieur et qui y retournent quand ils le peuvent sont les amateurs de sagesse, qui préfèrent l'aventure de la vérité avec tous ses risques et incertitudes aux lueur et chaleur sécurisantes de l'opinion établie dans le confort de la caverne. En observant ces deux sortes d'individus, on perçoit la distinction entre ceux qui sont entraînés vers l'extérieur pour voir le Bien qui gouverne toute chose et ceux qui se libèrent pour sortir à la recherche du bien qui est source de toute chose.

Platon ne cherche pas à cacher ou à minimiser les difficultés de l'étude en vue d'attirer le plus de *clients* possible à la lumière extérieure. Ceux qu'il faudrait violenter pour faire entrer en eux la connaissance n'auraient jamais la connaissance véritable, mais une connaissance d'emprunt, comme une connaissance factice et artificielle. Ils aimeraient la science, mais seulement au sens qu'elle revêt à l'intérieur de la caverne et en vue d'une fin pratique : c'est la science telle que conçue par ceux

qui vivent dans l'opinion, à la lumière du feu, non la sagesse recherchée par le philosophe. Ils ne seraient donc pas vraiment sortis de la caverne, malgré leur impression contraire, mais auraient vu ce que l'éducateur voulait qu'ils voient pour qu'ils puissent servir les fins qu'il préconise. Ce qui est naturel à l'éducation véritable, c'est que ceux-là reçoivent la connaissance qui la désirent, car elle ne peut pas être imposée. Que ceux-là soient convertis à la recherche de la vérité qui y sont disposés ; ils y parviendront s'ils ont naturellement la vocation de la chercher, car la vérité ne se révèle qu'à ceux qui la désirent et la recherchent vigoureusement, ceux qui gravissent la montée rude et escarpée par leurs propres efforts. Les prisonniers ne veulent rien savoir de cette lumière exigeante : ils vaquent à leurs occupations dans leur monde fermé sans que l'ombre d'un doute n'anime leur visage. Ils se refusent à la conversion.

Bien que l'interprétation de Socrate provoque facilement cette réaction, il ne faut pas considérer l'extérieur de la caverne comme un *état de nature* par opposition à un État, car ce serait un anachronisme d'attribuer une telle notion à Platon. Ce serait aussi oublier le sujet de « l'allégorie de la caverne » : l'âme humaine selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation. Cette image complexe représente les états de connaissance, l'opposition entre l'opinion et la science, non pas la présence ou l'absence de structures sociales et de régimes politiques, sauf du point de vue de l'éducation ou de la connaissance qui éclaire l'âme humaine selon qu'elle est éduquée par les ombres d'un État ou par la lumière de la nature. Il n'y a qu'un extérieur commun dont le soleil est unique, mais il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas d'autres cavernes et d'autres feux, que la route qui traverse la caverne de bord en bord ne se rende pas aussi à d'autres cavernes. D'une part, la caverne représente la carapace protectrice des hommes qui se complaisent dans l'opinion, et elle est unique. D'autre part, étant donné la multiplicité des opinions et des systèmes d'opinions, on pourrait concevoir que de nombreuses cavernes sont construites par divers groupes pour sauvegarder leurs opinions particulières. On pourrait soupçonner l'existence d'individus qui, à l'image des anciens sophistes, se promènent de caverne en caverne sans être liés à l'une ou l'autre d'entre elles, ou d'autres individus qui, à l'image des anciens philosophes, s'attachent à une caverne, mais qui ne lui appartiennent pas, qui la dépassent, d'une certaine façon, par leur habileté à séjourner à l'extérieur.

Nous avons donc vu la nature humaine éclairée par l'éducation à l'intérieur de la caverne et nous partons maintenant à la recherche de celle qui n'est pas éclairée par cette éducation et de ce en quoi consiste la sienne. Celui qui sortira de la caverne doit premièrement se libérer de ses liens. Il doit trouver dans les mains de son âme la force de libérer les jambes et le cou de son âme. Si ces expressions nous paraissent un peu étranges, c'est qu'il s'agit d'étranges prisonniers ; elles sont tout de même justes car, il faut continuellement se le rappeler, « l'allégorie de la caverne » porte sur la nature humaine en tant que susceptible d'être éduquée. La description des *prisonniers* fait croire qu'ils ne peuvent pas se libérer à volonté, ce qui n'est en fait pas le cas. Tout repose justement sur cette *volonté*, dont la plupart ne font pas usage en demeurant passivement assis devant l'écran du fond de la caverne. Le principal obstacle à leur liberté est la crainte de l'insécurité de l'ignorance consciemment reconnue, le doute, plus facilement écarté par l'opinion du feu que résolu par la science du soleil.

Il existe des individus que le doute provoque à se libérer de l'opinion pour au moins chercher des réponses universelles, qui peuvent se dépenser en efforts pour voir la réalité à la lumière naturelle. Celui qui se rend à l'extérieur de la caverne par cette voie est un individu dont l'éducation s'oppose, par certains côtés, à celle de l'opinion. Sera-t-il autodidacte ? S'il s'éduque de la façon qui lui convient, il y arrive avec un guide particulier ou par ses propres moyens en suivant son propre chemin, se libérant de l'éducation pratiquée dans la caverne, au moins en ce qui concerne l'opinion et ses limites. Il ne peut pas chercher la sagesse, la compréhension de la réalité, la vérité, s'il ne commence pas par reconnaître son ignorance et accepter ce qu'il en coûte de doute et d'effort pour la remplacer par la connaissance : c'est le sens de la montée rude et escarpée. Les *ombres contradictoires* des opinions provoquent l'étonnement de celui dont la force des mains, sa passion fondamentale, le prédispose à se libérer. Il n'est donc pas autodidacte, bien que tout ce qu'il fait pour gravir la montée vers la lumière, il le fait de lui-même. En d'autres termes, il ne répète pas les réponses des autres, mais construit sa compréhension à la lumière de la réalité : il est disciple d'un maître après avoir été dans son enfance l'élève d'un pédagogue. Le disciple apprend à faire ce que fait le maître, non pas à répéter ses actions, ses pensées ou ses paroles ; il pratique éventuellement la même activité que son maître, mais n'en fait pas une imitation servile, car il est disciple, non pas esclave ou perroquet, car le disciple est appelé à devenir maître un jour.

Cet homme est philosophe ; en tant que tel, il ne doit pas son éducation à la lumière du feu dans sa caverne, car elle projette des ombres qui sont un empêchement à cette éducation, non pas une contribution positive. C'est donc clair : l'éducation imposée du roi-philosophe en vue de la justice n'est pas identique à la formation libre du philosophe en vue de la sagesse. L'éducation de la nature humaine dans la première interprétation de « l'allégorie » diffère de beaucoup de celle-ci. Dans la caverne, le sommet de la culture est la vertu du citoyen honnête homme, l'excellence dans le sens grec, qu'on peut représenter par le terme *gentleman*, alors que, à l'extérieur, tout le reste est subordonné à l'activité intellectuelle dialectique. Alors que le roi-philosophe devient un sage, la connaissance du philosophe n'atteint pas en permanence le niveau qu'il appellerait science universelle ou sagesse parfaite. Et c'est cela qui permet de comprendre *philosophie* comme φιλεῖν τὸ σοφόν, ainsi que le fait Platon ; ce sens correspond davantage à cette troisième lecture de « l'allégorie ». L'homme qui se libère de l'ignorance et de l'opinion monte vers la sagesse tant qu'il le peut, vit à la lumière naturelle du soleil tant qu'il le peut, mais ses limitations humaines et ses besoins personnels l'obligent à cohabiter et à fraterniser avec les gens qui vivent dans l'opinion. Il ne vit pas de leurs opinions, mais ce n'est qu'à travers elles qu'il peut communiquer avec eux et vivre en commun avec eux ; et il le doit, car sa nature humaine fragile ne lui permet pas de vivre éternellement isolé des autres : la connaissance ou sa recherche ne suffisent pas à sa nature. Seul, il n'aurait pas le loisir que requiert son activité dialectique, ni quelqu'un avec qui partager sa démarche ou par qui l'immortaliser.

Cet individu préfère le monde extérieur, mais il rôde autour de la caverne ; les contraintes naturelles l'obligent à y rentrer, non pas pour la gouverner, cependant, mais parce qu'il en a besoin. Ce douteux personnage est également, pour ainsi dire, le

héros de « l'allégorie de la caverne », celui qui s'échappe vers la lumière et qui s'épanouit au grand jour, quitte à revenir dans la caverne se chercher des compagnons de route. Il surmonte tellement bien l'influence de l'éducation courante (et certainement pas selon les intentions ni par les données de cette éducation elle-même) que, lorsqu'il redescend dans la caverne, il a la vue temporairement obscurcie faute d'y trouver la clarté à laquelle il s'est habitué à l'extérieur. Il doit se réadapter au clair-obscur. Ayant purifié son éducation commune à la lumière naturelle, il a bien constaté qu'il existe autre chose que les ombres de sa caverne, autre chose que la caverne elle-même, quelque chose de plus réel. Ses capacités et son éducation le rendent apte, s'il s'en donne la peine, s'il prend le temps de réajuster sa vue à l'obscurité de la caverne, à interpréter ce qui s'y passe mieux que quiconque, car il lui est toujours loisible de se retourner vers la route, ou le feu, ou l'extérieur, pour voir et *prévoir* les figures qui apparaîtront sur le mur du fond de la caverne. Il a observé la vraie nature des êtres qui sont sources des ombres.

Il peut interpréter les ombres, mais les honneurs que cette capacité lui méritent dans la caverne ne commandent pas son respect. Ce marginal détonne parce qu'il ne semble pas avoir sa place dans la caverne : il ne peut pas libérer les prisonniers puisqu'ils refusent de se laisser délier et il ne se plaît guère à l'intérieur, dans la communication limitée aux images et aux ombres, bien qu'il puisse y exceller. Il semble y revenir surtout pour se trouver des compagnons de route ou de conversation, des comparses qui rendent son aventure aussi humaine que philosophique, ou encore pour fournir, lui aussi, des prestiges que les citoyens verront à la lumière du feu. Ses prestiges se distinguent de ceux des autres, tout en ayant la même apparence, en voulant être le reflet plus fidèle du monde réel et en ne se conformant pas à l'ordre des ombres projetées par les *rouliers*, dont l'interprétation et l'anticipation correcte est source de la position relative des citoyens, de leur *prestige* dans la cité : il étonne les plus lucides et attentifs d'entre eux en projetant des ombres inattendues selon l'ordre habituel de leur parution. En semant le doute chez les citoyens, en les invitant à se tourner vers une source de lumière autre que leur feu, une source de connaissance autre que leurs gouverneurs et ce qu'ils disent, il tente de les provoquer à se lever et à se libérer de leurs liens. Il tente de produire à son tour dans les hommes le même genre d'étonnement qui l'a poussé à se libérer de l'opinion et à tendre vers la clarté. En agissant ainsi, il se situe sur la route comme montreur de marionnettes, dont les projections perturbent l'existence paisible et passive, par rapport à la connaissance vraie, des prisonniers du fond de la caverne. Il est celui sur la route qui parle, ajoutant ainsi un élément imprévu, plus léger et volatile, à la sobriété et à la régularité des ombres.

Il est à remarquer que Socrate se place lui-même, avec ses interlocuteurs, parmi ces prisonniers dont l'âme est éclairée par la lumière des diverses formes d'éducation ; Platon aussi. L'œuvre de Platon est un prestige, une ombre projetée dans la caverne, la participation propre et appropriée au monde de l'opinion de celui qui se plaît plutôt à l'extérieur. Platon n'est pas prisonnier au fond de la caverne ; il n'est pas non plus à l'extérieur de la caverne quand il communique par ses dialogues. En ce sens, « l'allégorie » est toute l'œuvre de Platon en petit. Il projette lui aussi des ombres ; il le fait nécessairement à la lumière du feu puisqu'il est dans la caverne ; mais les

marionnettes dont il projette l'image ont une luminosité particulière qui les distingue de celles des autres, une sorte d'ombre qui entoure leur clarté et qui peut provoquer l'étonnement de ceux dont la vue est apte à remarquer ce contraste. Ce faisant, il devient le maître de ceux qui, si leur motivation est assez forte, poursuivront la recherche de la vérité, n'étant jamais satisfaits des ombres. Malgré cela, il doit s'adresser à eux dans la caverne et par des ombres, tant qu'ils ne sont pas devenus de véritables philosophes à leur propre compte, capables de dépasser ces ombres et de le rejoindre en discussion sur la route ou en dehors de la caverne. Le philosophe, en tant que pédagogue, est donc imitateur ou montreur de marionnettes, et le disciple est spectateur actif de cette représentation. Sa formation consiste à entrer dans le jeu, pour sortir de la caverne. Pour le lecteur, il s'agit d'entrer en conversation avec le dialogue, de discuter avec Platon, non pas de se laisser traîner par les seules paroles de Socrate.

On pourrait dire que « l'allégorie de la caverne » s'oppose à l'impression d'ensemble du dialogue dans lequel elle est placée parce qu'elle indique que la cité est régie par l'opinion, que cette opinion peut être manipulée, et qu'elle est inférieure à autre chose, la science véritable. L'âme au fond de la caverne est celle qui n'est pas vraiment éduquée, tout en étant suréduquée. Nous pouvons donc distinguer quatre formes d'éducation : les ombres projetées par le feu, la vision du feu, les ombres projetées par le soleil, la vision du soleil. Socrate recommande cette dernière comme la meilleure et, tout probablement, c'est d'elle qu'il s'inspire lui-même. L'analyse de « l'allégorie » nous montre que toute cité, même une cité idéale, est forcément éclairée par son propre feu, de sorte que l'éducation civique, même celle de la cité en paroles, ne peut jamais être l'éducation véritable parfaite. Celle-ci doit se dégager de la caverne et de ses opinions par la montée rude et escarpée, la voie purgative de la dialectique, pour ensuite compléter par elle-même son ascension jusqu'au soleil unique. Un élément essentiel de cette démarche, toujours selon « l'allégorie de la caverne », est la conversion de l'âme, l'acte de celui qui est doué des dispositions requises pour se défaire de ses liens et se tourner vers la lumière. Le but de cet enseignement est de disposer le disciple chargé de force érotique cognitive à l'amour et à la recherche de la science ou de la vertu et de le guider par l'apprentissage de la méthode dialectique jusqu'à ce qu'il puisse par lui-même les poursuivre et atteindre la vision universelle ou le comportement éclairé qui sont réservés à ceux qui la maîtrisent.

Mais le philosophe examine la réalité que tout le monde prétend connaître déjà par les ombres ; son activité paraît superflue. C'est peut-être l'aspect le plus difficile de l'éducation à la philosophie, le plus grand obstacle à la libération initiale de celui qui, par sa passion pour savoir, deviendra disciple. Oui, l'éducation doit susciter son désir, ce qui pourrait nous paraître difficile, mais, pour celui qui est doué des dispositions appropriées, cela se fait tout naturellement par les étonnantes contradictions de l'opinion commune. Oui, elle doit le motiver à un effort continu, mais, si le véritable *ἔπος* philosophique le meut, il se maintient bien lui-même. Vraiment, le plus difficile, c'est de défaire ses liens, de désapprendre ce qu'il a incorrectement appris, ce

qui repose sur l'ombre, mais qui a acquis sa confiance et engendré indûment la certitude en lui. Elle requiert un échange actif entre esprits ouverts et vivants dont l'un est maître et l'autre disciple.

C'est ce que Platon accomplit en proposant une allégorie qui ne peut pas être logiquement réduite à une seule interprétation : nous en avons signalé trois qui correspondent à la réalité du texte et à son rôle dans l'ensemble plus grand de la *République*³. Il nous invite à discuter avec lui pour qu'on dépasse ses paroles et qu'on examine la réalité. Ainsi, dans « l'allégorie de la caverne », le roi-philosophe descend de la sagesse pratique éclairée par le Bien vers l'ignorance de ses ouailles, ou le philosophe descend de la recherche de compréhension universelle éclairée par la réalité naturelle vers l'ignorance des opinions reçues ; son auteur précise ainsi le rapport entre le monde spéculatif et les exigences pratiques de la République humaine. Dans la *République*, Socrate descend au Pirée, assiste à la fête, puis discute de la justice avec des jeunes Athéniens, mais il ne semble pas que ses interlocuteurs soient aptes à remonter avec lui. Par la *République*, Platon éclaire le lecteur sur la vie humaine en société et guide le chercheur vers le monde intelligible. Par « l'allégorie de la caverne », Platon ordonne le lecteur vers le Bien et guide le chercheur vers le vrai. Dans cette allégorie de l'éducation de l'âme humaine, Platon et Socrate ne vont pas jusqu'au fond de la caverne pour libérer l'ensemble des prisonniers. Platon se situe sur la route et il utilise Socrate comme une figure d'homme tenue au-dessus du mur, figure qu'il montre pour que le feu la reflète sur le mur du fond de la caverne : il se situe sur la route plane pour éduquer le lecteur en montrant des images à Glaucon. Ces images sont projetées par le même feu, mais leur ombre est accompagnée d'échos qui laissent entendre une autre clarté. Il reste au lecteur à se situer à la place qui lui convient dans « l'allégorie de la caverne ».

3. Dans la lecture dite politique ou métaphysique, le Bien est la limite infranchissable que la conception politique de la réalité impose au monde intelligible : le politique se prend pour la totalité de l'être. Dans la lecture dite structurelle ou dramatique, l'auteur indique le conflit entre le monde intelligible et le monde mobile : le chercheur de vrai évolue sur la scène érigée par le défenseur du Bien, mais son personnage joue d'ironie pour voler la vedette. Dans la lecture dite philosophique ou politique, le bien appartient au monde intelligible avec le vrai : le politique n'est pas la totalité de l'être, mais le chercheur du vrai doit en tenir compte, en pratique, comme s'il l'était.